

DU "BÂTON PERCÉ" PALÉOLITHIQUE AU "CALUMET DE LA PAIX" AMÉRINDIEN

Michel DESCLAUX

Pour André Leroi-Gourhan il était vain (et même dangereux) de vouloir expliquer l'art paléolithique au moyen de comparaisons ethnographiques. Dans l'introduction de son livre intitulé "Les religions de la préhistoire" (édition de 1976), il notait qu'au XIX^e siècle et au début du XX^e, "l'interprétation la plus naturelle et apparemment la plus scientifique des "témoins" s'est faite à travers la comparaison avec l'actuel. Tel objet rappelant un objet esquimau, telle trace supposée d'un rite connu chez les Indiens, telle coutume des Bochimans ou des Pygmées ont permis de donner une certaine consistance à l'homme préhistorique". En ces temps héroïques où se fondait la science de la longue durée, "on put admettre, ajoutait cet auteur, qu'il était de quelque urgence de démontrer par tous les moyens alors accessibles que l'homme préhistorique pensait, mais aujourd'hui, faire démontrer par des hommes "sauvages" que l'homme préhistorique était humain et sans doute lui aussi "primitif" n'a plus la valeur que d'une lapalissade".

Après quoi, André Leroi-Gourhan tirait une conclusion nuancée puisqu'il écrivait ceci : "Il y a bien des excuses à trouver pour ceux qui ont eu à organiser de toutes pièces l'immense matériel que la préhistoire révélait tout à coup. Ils ont perçu avec beaucoup de bon sens que les hommes du Paléolithique supérieur pensaient et agissaient d'une manière très proche de la nôtre, et ils n'avaient pas d'autre voie de démonstration que de choisir dans le monde vivant le plus proche de celui des Paléolithiques, les éléments nécessaires pour illustrer leur juste vision".

Aujourd'hui, le recours aux données de l'ethnographie dans le but d'éclairer certains aspects des cultures de l'âge de Pierre s'effectue dans un contexte bien différent. Il ne s'agit plus de trouver une "très vague similitude entre les sorciers cornus et le costume des chamanes sibériens". Il n'est plus question, dans tel ou tel cas, "d'échanger une pièce indienne contre une pièce aïnoue jugée meilleure. Les puzzles ethno-archéologiques montés au moyen d'éléments hétéroclites ont été relégués aux oubliettes. Quand ils parlent

de chamanisme ou d'univers religio-magique, les chercheurs font désormais référence à de grands ensembles structurés, à des outils mentaux relevant d'un stock cognitif largement partagé, à des constructions symboliques possédant une cohérence rigoureuse. Or, à ce niveau, d'intéressants recoupements se révèlent possibles. Il ne viendrait, par exemple, à l'idée de personne de faire l'amalgame entre les Aborigènes australiens et les Pima de l'Amazonie ; les premiers et les seconds, cependant, ont développé des systèmes de notation semblables (les "message sticks", c'est-à-dire les "bâtons messages").

Sur ce point, Alexander Marshack précise d'ailleurs le propos, du moins en ce qui concerne les Amérindiens : "A travers tout le continent américain, écrit-il, l'usage qui est fait des notations, de l'art, des symboles, des rites et des histoires varie grandement, tout comme varient les techniques utilisées pour compter. On ne peut donc pas parler des Indiens américains comme d'un peuple plus ou moins homogène culturellement. Néanmoins, nous pouvons considérer les Indiens d'Amérique comme un groupe en ce sens que, représentants d'Homo sapiens localisés presque aux antipodes de ceux d'Afrique et d'Europe, ils ont utilisé les mêmes processus psychiques et créé les mêmes techniques et les mêmes produits culturels".

Bref, d'un horizon à un autre, il existe des constantes dissimulées derrière la prolifération des variations culturelles. Cela dit, plus question d'opposer une "pensée civilisée" à la "pensée sauvage". La seule distinction admise par l'anthropologie s'établit entre "pensée mythique" et "connaissance scientifique". Comme le note Claude Lévi-Strauss, "la pensée mythique, cette bricoleuse, élabore des structures en agençant des événements, ou plutôt des résidus d'événements, alors que la science, "en marche" du seul fait qu'elle s'instaure, crée, sous forme d'événements, ses moyens et ses résultats, grâce aux structures qu'elle fabrique sans trêve et qui sont ses hypothèses et ses théories. Mais ne nous y trompons pas : il ne s'agit pas de deux stades, ou de deux phases,

de l'évolution du savoir, car les deux démarches sont également valides". A mi-chemin entre la connaissance scientifique et la pensée mythico-magique (remarquable notamment par sa virtuosité dans le maniement des correspondances) s'insère l'art, "car tout le monde sait que l'artiste tient à la fois du savant et du bricoleur".

LES TÉMOINS D'UNE SYMBOLIQUE

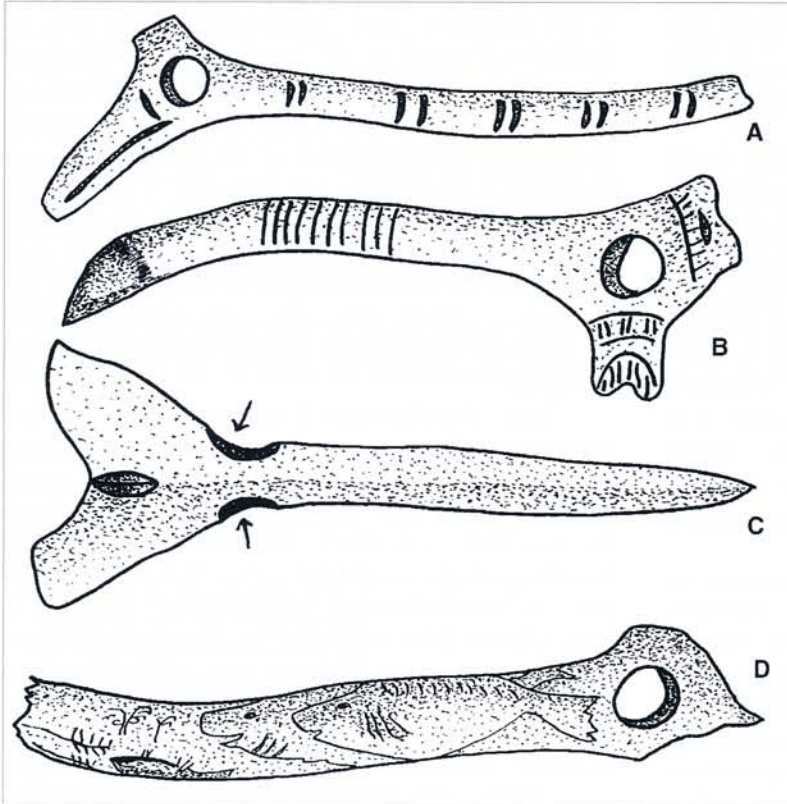
Examinons maintenant les "bâtons percés" du Paléolithique supérieur. Ces objets en bois de cervidé sont présents dans des gisements allant de l'Aurignacien au Magdalénien final. Leur caractéristique commune est d'avoir été perforés à l'une de leurs extrémités. "La première dénomination, 'bâton de commandement', rappelle A. Peltier, n'est plus employée, l'hypothèse assimilant le bâton percé à un sceptre ayant été abandonnée au profit de celle du 'redresseur de flèches'. Selon cette interprétation, la perforation aurait été utilisée pour introduire des pointes ou des hampes de sagaies, afin de les redresser à chaud par un mouvement de levier. C'est en effet la perforation qui porte les traces d'usage : lustrés, émoussés, stries ou déformations plus ou moins prononcées, fractures. Mais la diversité des bâtons percés et de leurs perforations

(forme, taille, localisation des traces d'usage) permet d'envisager d'autres hypothèses fonctionnelles : manche à fronde, assouplisseur de courroie" (Dictionnaire de la préhistoire).

La répartition géographique de ces témoins se révèle fort large à partir du Magdalénien moyen, époque à laquelle, d'autre part, leur décor devient extrêmement riche. Nombreux sont les spécimens affectant une forme phallique, tandis que sur d'autres sont gravées des vulves. A cela s'ajoutent assez fréquemment des signes et des représentations animales. Certains chercheurs, et André Leroi-Gourhan en particulier, ont été amenés à penser que les bâtons percés pouvaient mettre en évidence des correspondances homme-femme, sagaie-blessure. Quoi qu'il en soit, ces curieux objets étaient "intégrés au plus intime de la symbolique paléolithique".

A. Marshack, de son côté, a proposé une lecture originale d'un échantillon découvert à Montgaudier, en Charente, et décoré de deux reptiles, de deux phoques, d'un saumon, d'une tête de bouquetin stylisée, ainsi que de motifs végétaux parmi lesquels l'analyse microscopique devait déceler l'existence d'une fleur. Conclusion de Marshack : "Les moeurs des phoques et des saumons entretiennent des rapports saisonniers très précis. Pour gagner

leurs frayères en amont des fleuves, les saumons commencent à quitter les eaux plus chaudes et salées de la mer après que le premier dégel de printemps ait envoyé en aval les eaux douces et froides de la fonte (...). C'est à cette époque que l'on attrape le premier poisson de l'année (...). Or, il arrive souvent que les phoques, qui se nourrissent des saumons assemblés près des côtes et des estuaires, poursuivent leurs proies en amont, particulièrement s'ils en ont terminé avec leur appariement de printemps". En outre, "les serpents sont associés aux phoques et aux saumons comme signes de retour du printemps". De même, les représentations végétales confirment, selon Marshack, "la naissance de la nouvelle année". Au bout du compte, l'ensemble du décor pourrait donc s'inscrire dans une représentation du monde fort élaborée, combinant magie, codes narratifs, organisation mythologique, intégration des rythmes naturels et du temps dans les structures culturelles, etc.



"Bâtons percés" du Paléolithique. Certains affectent une forme phallique (B) ou portent des représentations vulvaires (C). D'autres sont finement décorés (D).

Bref, les bâtons percés, dans leur ensemble, se présenteraient alors comme des "objets relationnels complexes" remplissant, au-delà d'une probable fonction utilitaire, un rôle médiateur entre les éléments du corps social et la définition du réel validée par la tradition dont relève ce même corps social.

LE MESSAGE DE LA FEMME-BISON-BLANC

La gamme des objets relationnels complexes comprend "Chanunpa", la "Pipe sacrée" des Sioux. Ces Indiens furent des chasseurs de bisons, et leurs pratiques spirituelles (encore observables) ont toujours été fondées sur l'exercice du chamanisme ("pouvoir médecine", quête de visions par la transe et par le rêve, etc.).

"Il est impossible de parler de nos cérémonies, raconte Archie Fire Lane Deer dans ses mémoires ("Gift of Power"), rédigés en collaboration avec Richard Erdoes, sans parler de Chanunpa, la Pipe sacrée (improprement appelée calumet de la paix). En vérité, fumer la Pipe est en soi une cérémonie solennelle. Elle est le lien entre l'homme et le Grand Esprit (Wakan Tanka). La fumée qui s'en élève nous relie à ce qui est plus qu'humain. Il émane de la Pipe un grand pouvoir, et loin d'être un simple objet de bois et de pierre, elle est à nos yeux douée de vie. Mon père disait : "la Pipe est le coeur de l'Indien. Le fourneau, en pierre rouge, en est la chair et le sang. Le tuyau est la colonne vertébrale ou le corps, la fumée qui monte est le souffle de Wakan Tanka. Le Chanshasha, notre tabac indien, a également un caractère sacré (...). La Pipe elle-même n'est pas sacrée, mais c'est l'usage que nous en faisons et les prières que nous récitons en fumant qui lui donnent ce caractère. Une pipe n'est qu'un objet matériel, de fabrication humaine, jusqu'au jour où elle est utilisée

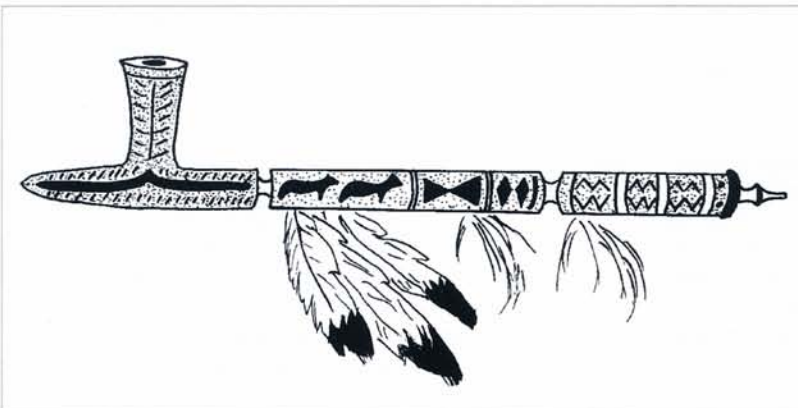
dans une cérémonie, où on prie avec elle, où elle est vraiment consacrée. C'est alors qu'elle change de nature".

Edward S. Curtis (dans un monumental travail intitulé "The North American Indian") rapporte que "tout ce qui a trait à la religion, au social, aux cérémonies et à la "médecine" (il s'agit de la médecine chamanique) a été révélé aux Sioux par Pte San Winyan, la Femme-Bison-Blanc, la messagère du Grand Mystère¹".

D'après la mythologie, poursuit Curtis, "avant la venue de l'envoyée divine existait un peuple ignorant et inculte. La Femme-Bison-Blanc lui donna la Pipe sacrée". Elle expliqua "que le Grand Mystère l'avait envoyée pour communiquer ses lois et enseigner les pratiques religieuses qui l'honoraient, afin que les Sioux forment un jour un peuple puissant". Puis Pte San Winyan indiqua aux Indiens les cinq principaux rites qu'ils devaient observer : "Hunka Lowampi (le rite d'apparentage), Wiwanyank wacipi (la danse du Soleil), Tatanka Lowanpi (le chant du bison), et Wanagi Yuha (la garde de l'âme)". Les dernières paroles de l'envoyée de Wakan Tanka furent les suivantes : "Aussi longtemps que vous croirez dans cette Pipe et adorerez le Grand Mystère, comme je vous l'ai appris, vous vivrez prospères, vous aurez de la nourriture en abondance et vous serez une puissante nation. Mais quand votre peuple cessera de vénérer la Pipe, alors vous cesserez d'être une nation".

Ayant dit, Pte San Winyan "disparut comme par enchantement et le peuple, se regroupant pour voir ce qu'il était advenu d'elle, ne distingua qu'un bison blanc galopant dans la prairie²".

L'ethnologue américain Joseph Epes Brown explique, de son côté, que la quête de visions des Sioux "permet d'accéder rituellement au temps et à l'espace sacrés, recréant une expérience unifiée du temps et de l'éternité, des mondes naturel et surnaturel, de la première création comme de celle de chaque instant". Par les rites et les prières, l'Indien sioux "est amené à entrer en relation avec les éléments primordiaux, la terre, l'air, l'eau et le feu, avec tous les êtres de la Terre, les animaux, les créatures ailées et tout ce qui pousse sur le sol. Cette relation pendant le rite de purification est en outre renforcée par l'usage de la Pipe sacrée qui établit un lien direct avec toute la création et la source profonde de la vie".



Représentation schématique d'une "pipe sacrée", le fourneau est traditionnellement aménagé dans un morceau de pierre rouge. Les éléments du long tuyau portent souvent des gravures symboliques.

Voilà qui explique bien le mode opératoire, religio-magique, d'un "objet relationnel complexe". Il apparaît notamment que ce type d'objet se situe par définition à l'interface du visible et de l'invisible, du contingent et de l'absolu, du conscient et de l'inconscient. Mais que l'on nous comprenne bien : notre intention n'est pas ici d'assimiler purement et simplement les "bâtons percés" du Paléolithique supérieur à la Pipe sacrée des Sioux. Il serait en effet téméraire de vouloir sauter à pieds joints de la caverne de Cro-Magnon au tipi de l'Amérindien.

Il n'empêche que les préhistoriens ont souvent porté un regard trop réducteur sur les témoins provenant des cultures anciennes. Il leur appartient donc aujourd'hui de considérer les objets archéologiques dans leur totalité signifiante, afin de pouvoir repérer ceux qui,

au-delà de leur spécificité strictement matérielle, ont pu posséder une forte charge psychosociale, voire religio-magique.

Voilà pourquoi il n'est pas inutile de réfléchir en parallèle sur les "bâtons percés" et sur "Chanunpa". Même si elle ne se fixe pas comme but premier de donner naissance à de nouvelles hypothèses, une telle démarche nous paraît licite dans la mesure où elle se fonde sur la nécessité de toujours prendre en compte, le plus largement possible, la complexité du phénomène humain.

¹ Selon les traducteurs, Wakan Tanka est appelé soit Grand Esprit, soit Grand Mystère.

² Citations extraites du recueil de textes et de photographies de Edward S. Curtis, publié sous le titre *Les Sioux*, avec la collaboration du laboratoire d'anthropologie sociale du Collège de France.